

VILLAGE MOÏ

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 28221

Cote : B

par Georges CONDOMINAS

Il devrait être dans la tradition de Connaissance du Monde de publier le plus souvent possible, à l'usage de ses lecteurs, des documents ethnographiques irréfutables qui, malgré leur considérable intérêt, ne trouvent place d'habitude que dans les revues spécialisées. Les textes qui suivent (et qui étaient encore complètement inédits) en constituent un exemple.

Ils sont extraits d'un ouvrage à paraître aux Editions du Mercure de France, sous le titre étrange : « Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo ». L'auteur s'en explique : « Nous avons mangé la forêt de... » suivi d'un nom de lieu-dit sert aux Mnong Gar à désigner telle ou telle année. Ces semi-nomades des Hauts-Plateaux vietnamiens ne disposent d'aucun autre moyen d'étalonner l'écoulement du temps que ces données spatiales fournies par la succession des pans de brousse qu'ils ont abattus ou incendiés pour y faire leurs cultures annuelles. La même année sera donc dénommée de façon différente par chaque village, chacun d'eux ayant « mangé » dans les mêmes temps un morceau de son propre domaine. Ainsi « Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo » désigne à Sar Luk l'année 1949, ou plus exactement l'année agricole qui va de fin novembre 1948 au début de décembre 1949.

Georges Condominas qui a vécu une année sans discontinuer dans le même village mnongar des Hauts-Plateaux du Viet-Nam central, a noté en détail et jour après jour, les faits qui s'y déroulèrent au cours de ce cycle agricole.

Cette chronique — fruit d'une expérience qui n'avait jamais encore été réalisée ni tentée — constitue un recueil unique et d'une valeur scientifique considérable.

Avec l'auteur, précisons pour terminer, à propos de notre titre, que le terme « Moï » est un vocable vietnamien très péjoratif, qui veut dire « sauvage ». C'est ce mot qui a valu aux tribus de la forêt vietnamienne entre autre cette sinistre réputation de férocité et de puissance, renommée aggravée par celle même des lieux qu'elles habitent, qu'on dit hantés par les fauves et infestés de fièvres meurtrières et de génies malfaisants.

N.D.L.R.

LE MARIAGE DE LA SECONDE FILLE DE BAAP CAN (Extraits)

Le 21 février 1949.

Personne n'est allé aux défrichements aujourd'hui ; la pluie, tombée la nuit dernière et ce matin, a imposé un interdit de culture ; on risquerait, en effet, de rencontrer l'un des animaux taboués en cette saison : civette, lapin, tarsier... et être alors obligé d'abandonner à la brousse un morceau du futur champ...

... Ce matin, neuf hommes de Sar Luk et dix de Paang Döng sont partis travailler sur la route. Ceux qui restent bricolent ; des femmes tissent ou vont aux légumes. Truu, souffrant dans le bas du dos, se fait exorciser le mal par Kroong-Mae qui, pour cela, attaque un arbre *rca'* dont il kidnappe un enfant — un bout d'écorce — pour le garder comme otage. Pour ma part, je suis allé faire une enquête à Sar Luk-le-Petit.

Ce soir, le doyen des Rjee, le vieux Tôong-Mang reçoit des frères du clan venant de Jaa Yuk et se rendant en pays Kudduu où ils vont vendre des couvertures.

L'assistance est assez nombreuses autour de la jarre d'hospitalité. Les discussions vont leur train quand, assez tard, parvient de l'extérieur une chanson joyeuse ; tout le monde reconnaît la voix de mon ami Kroong-Biing. Le voilà qui surgit bientôt tout guilleret et qui, en entrant, lance une boutade pour faire rire l'assemblée. Je l'ai rarement vu habillé avec

une telle recherche ; il s'est entièrement vêtu à l'européenne : chemise, veste, pantalon, chaussettes et chaussures.

Sitôt installé, le *kuang* de Ndut Lieng Krak se livre à une joute de chants avec les étrangers, frères de clan. Quelques instants après apparaît son fils Srae, revêtu de sa magnifique pelisse noire qu'il a consenti à lui prêter aujourd'hui. Le fiancé de Jaang est suivi des trois élèves qui ont accédé comme lui au centre de Ban-Mê-Thuot et de Charr-Sraang au mariage duquel nous avons assisté à Dúng Jrii en octobre dernier. Bientôt la case de Tôong-Mang est envahie par une foule animée et joyeuse. Les arrivants de Ndut Lieng Krak — des Bboon Jraang et leur famille — ont entraîné avec eux des gens de Sar Luk qui s'apprêtaient à dormir. Comme à l'accoutumée, Kroong-Biing fait valoir ses talents de chanteur et d'homme d'esprit.

Enfin, vers neuf heures et demie, la foule des Ndoutiens reflue chez Mang-la-Prognathe, la femme de l'adjoint. Elle a installé, dans sa salle des hôtes, une petite *yang dâm* d'alcool. Srae a déposé, à côté de la jarre, une petite hotte à décors contenant une trentaine de tubes de bambou, dont deux dépassent par la paire de crosses sculptées à même la paroi de bois et qui encadrent leur ouverture. Ces tubes — les *ding paa* — sont remplis de conserves de pousses de bambou et bouchées par un morceau de peau de buffle, dont un autre morceau a été fourré dans le fond. Sur les tubes, on a calé un peigne enrubanné d'étain, un collier de verroterie, un bracelet de laiton et un autre d'étain, et une petite bouteille ; enfin, on a attaché, par les pattes, une poule à l'une des bretelles. C'est là l'offrande rituelle que doit présenter le fiancé à sa future épouse. Les autres présents, une jarre d'alcool, un porc... sont également déposés chez Mang. Le courtier, venant du Ndut, est toujours Ndêh, l'ancien chef de canton, *jôok* de Baap Can.

Ndêh et Kroong Biing rejoignent Mang-la-Prognathe au pied de la *yanf dâm* ; celle-ci leur passe du moût de bière et tous trois « oignent les tubes » ou plutôt la hotte et son contenu :

*D'un côté les tubes, de l'autre les pousses de bambou ;
d'un côté, les jarres, de l'autre les porcs ;
d'un côté, la vaisselle de porcelaine, de l'autre, la poule esclave ;
d'un côté, la poule dans son cageot, le poisson blanc dans les tubes, de l'autre,
les perles enfilées avec soin.*

Ce rite est la répétition de l'onction au sang de poule arrosée d'une jarre d'alcool par laquelle les tubes *paa* avaient été consacrés, avant le départ de Ndut. Kroong-Biing boit en premier, suivi de l'ancien chef de

canton qui cède sa place à Mang-la-Prognathe ; autrement dit les premiers buveurs à cette jarre sont le père et les deux entremetteurs.

On laisse les gens boire chez l'adjoint et tout le monde, sauf les intéressés, part chez Baap Can. Mais on n'y trouve personne ; ils sont tous encore chez Tôong-Mang. Rien n'est prêt pour recevoir les étrangers. Enfin, à onze heures seulement, arrivent Baap Can, Aang-l'Épinard, Jaang et Krah. Aussitôt entré chez lui, notre hôte circule parmi nous pour donner à chacun une pincée de tabac. Une demi-heure plus tard, Kroong Biing, Srae et quelques retardataires nous rejoignent, apportant une petite jarre sans col et un porc. Tous les visiteurs de Ndut sont là et ceux des habitants de Sar Luk qui ont eu le courage de veiller jusqu'à une heure aussi tardive.

Jaang, l'héroïne de la soirée, est assise contre une colonne du grenier ; c'est encore une fille maigrichonne dont les seins commencent seulement à poindre ; timide et figée, elle garde les yeux baissés et paraît terriblement gênée de l'attention qui se concentre sur elle. Ndêh lui présente la petite hotte de cadeaux rituels ; elle se tortille sur son séant, détourne la tête ; sa mère et sa demi-sœur, accroupies à côté d'elle sous le grenier, la rabrouent et l'exhortent ; enfin, elle se décide et touche les deux tubes sculptés qui dépassent du lot. L'entremetteur, tout en récitant des couplets de vœux, lui passe le collier autour du cou, plante le peigne dans ses cheveux et le couteau dans le chignon. Enfin, il lui met les deux bracelets aux poignets. Aang prend la petite hotte et la vide de tous les tubes qu'elle contenait et, reprenant les différentes parures données par l'entremetteur à Jaang, les distribue aux femmes des clans Rjee et Ntöör la petite hotte à la vieille Troo ; la poule à Jaang-Bibuu, fille adoptive de Truu, le peigne à Grieng-Mbieng, le couteau à Aang-qui-pue (fille de Yoong-la-Folle), le bracelet à Jông-Krëng.

Srae a assisté discrètement, dans un coin, à la cérémonie. Bien qu'il soit élève, donc sorti du cadre du village et réputé déluré, par rapport aux autres, ce garçon bien bâti devient gauche et timide. A son tour, il se dirige vers Baap Can, son futur beau-père, en tenant un coq et deux tubes de bambou qui ont été prélevés de la hotte avant la présentation par l'entremetteur. Baap Can prend la main de Srae et lui montre les couches de la famille et le futur emplacement de la sienne, pour éviter des infractions à l'interdit de la belle-mère et l'amaigrissement qui en découle. Arrivé à la porte intime, il fait boire à son gendre huit gorgées de soupe d'une calebasse qu'il lui porte aux lèvres. Prenant ensuite un petit récipient contenant du Tubercule magique de Paddy, il y verse de la soupe de riz et, le portant à hauteur de l'oreille gauche de son gendre, souffle sur l'orifice de la petite bouteille, comptant « un » ; recommence à hauteur de

l'oreille droite, « deux », ainsi jusqu'à huit et enchaîne sur une récitation de vœux.

Puis, le vieillard conduisant toujours son gendre, les deux hommes montent au grenier où le premier fait caresser le Paddy au second. Une fois redescendus du grenier, Srae remet à son beau-père le coq vivant et les deux tubes *paa* qu'il a tenus tout au long de ce rite.

On égorge à l'intérieur de la case le porc apporté de Ndut par Kroong-Biing. Puis, celui-ci, assisté de son témoin Ndêh, fait consacrer par Baap Can la petite jarre qu'il a apportée avec le cochon. C'est l'ancien chef de canton qui boit en premier, puis le père de Chaar-Sraang, puis Baap Can, Krông-Jông, Mang-la-Prognathe, Bbaang l'Elève... Ndêh se lève et va oindre la tête du porc sacrifié avec le moût de bière de la jarre.

Près du grenier, Baap Can a installé une *yang dâm* et déposé, au pied de celle-ci, un bol mnong plein de riz blanc, coiffé d'un bol vietnamien renversé ; il donne ce riz et cette *cai bat* au jeune homme puis, après consécration de la petite jarre sans col, il s'assied devant elle pour y boire en premier ; il y fait goûter Bbaang-le-Cerf, *kôony* de la mariée, et Can son fils aîné ; il cède ensuite la place à son gendre ; celui-ci, ayant absorbé ses deux mesures réglementaires, rend le chalumeau à son beau-père et le reprend aussitôt après. Le second couple à y boire est la mère de Srae et son mari Kroong-Biing.

A une heure du matin, on sert le repas à deux tablées : sur le bat-flanc les familles de Kroong-Biing et de Ndêh ; près du grenier, Jaang et la fillette Bboon Jraang, qui a porté la hotte à présents depuis Ndut ainsi que deux femmes Cil qui se sont réfugiées chez Kroong-Biing.

Baap Can fait installer, à la place d'honneur de la salle des hôtes, une jarre ancienne, une splendide « *taang sôh* à douze oreilles » dont le col est orné d'un collier ancien à gros grains. Mang-la-Prognathe fixe, au même piquet, une grande jarre qui sera offerte à Ndêh en tant qu'entremetteur. Les Ntöör (parents de la jeune mariée), Baang-le-Cerf, son *kôony* et Yong-la-Folle, sa grande tante, ainsi que chaque foyer Rjee (clan de son père) ont apporté *rnööm* : Krông-Jông, Tôong-Jieng, Mbieng-Grieng, Mhoo-Laang, Kroong-Mae ; Can, son demi-frère et également des amis fidèles de certains d'entre eux : Brông-la-Veuve, Troo-Jông, Wan-Jông. Cela fait, en y incluant celles offertes par le maître de céans et le père du fiancé, un alignement de quinze jarres en tout. Truu, toujours malade, n'est pas venu.

A trois heures du matin, on tue la truie de Baap Can ; elle est énorme : elle mesure presque six empanns d'encolure sous les aisselles ; elle est presque aussi grosse que longue.

Les deux beaux-pères et les deux entremetteurs inaugurent la grande

jarre ancienne ; puis ces deux derniers, peu après, le *rnööm* offert par la femme de l'adjoint ; et Ndêh, prenant le bol vietnamien contenant du moût de bière de toutes les jarres et du sang des deux victimes, va « convoquer les Génies au Ventre du Paddy ».

A trois heures et demie, c'est la « conduite à l'eau des jarres » : Baap Can ouvre la marche, suivi en file indienne de l'Ethnologue, Ndêh, Kroong et Biing, la femme de l'ancien chef de canton, Aang l'Épinard, Mang-la-Prognathe, Jaang et Srae, Kröng-Jông...

Vingt minutes plus tard, au deuxième chant du coq, Ndêh oint de sang et de moût de bière la tête de la grosse truie.

Chaque personne de Sar Luk qui offre une jarre y reçoit un ou même deux partenaires de Ndut ; en dehors des deux entremetteurs qui, de par leur fonction, doivent se réunir devant le même *rnööm*, les autres se groupent selon leurs affinités de sympathie ou de parenté. A la grande « *taang sôh* à douze oreilles » viennent boire, après Kroong et Biing, Jông-Kröng et son mari (en tant que sœur aînée du père de la fiancée), puis Ndêh et sa femme, l'autre entremetteur (Mang-la-Prognathe) et, enfin, Baap Can et sa femme... La beuverie dure toute la nuit.

Le 22 février.

De bonne heure ce matin, les femmes de la famille, apportent chacune à Jaang un petit bol vietnamien plein de riz et coiffé d'un autre bol de grand modèle ; certaines oublient ce deuxième bol. Ces offrandes de riz décortiqué et de vaisselle sont destinées à être distribuées aux parents du jeune homme.

Voici qu'apparaît le vieux *knöony* des Rjee, Tôong-Mang, chez qui nous avons bu hier soir ; il vient rappeler à Baap Can qu'il ne faut pas oublier ses hôtes dans la distribution de cadeaux aux étrangers : « Il faut, dit-il, donner à chacun d'eux un bol vietnamien et un morceau de viande. » Baap Can, vexé, répond vertement à son oncle : « Crois-tu que je suis « sourd », que j'ignore les usages, pour venir ainsi me relancer ? » Alors, l'autre : « Je venais te le dire, parce qu'ils sont sur le point de partir. »

Baap Can prend donc la viande et, n'ayant pas de bois sous la main, ou ne voulant pas en prélever dans le tas qu'on vient de lui apporter, les remplace par des piastres. Il tend son cadeau à Tôong-Mang, mais le vieux se récrie alors : « Après ce que tu m'as dit, j'aurais honte de prendre cela. » Et Baap Can charge Krah d'aller porter ces cadeaux aux étrangers.

Lorsque le vieillard était entré, Baap Can discutait avec son *jôok*, Ndêh et son « frère » Kroong-Biing, celui-ci sirotant à la grande jarre ancienne. Le père du fiancé reprend le sujet : « Je suis âgé et je sais ces

choses-là. Pourquoi viens-tu nous les dire comme si nous étions des gamins ? Tu marches sur Kroong, fils de Dür : cela ne se peut. » Mais le vieux ne se laisse pas faire par cette association de ses neveux, grands *kuang*. Baap Can essaie de couper court à la discussion, en déclarant que cela lui fait mal à la tête d'entendre de telles paroles. Mais Kroong-Biing se monte, le *kôny* reste le sourire aux lèvres et, même, refuse de boire le verre qu'il lui tend : « Tu es saoul, je refuse de goûter à ton eau. Tu as beau être riche, tu ne m'en imposes pas. » Kroong-Biing, magnanime, déclare : « Je laisse tomber » et chante :

*N'ouvre pas l'œil la nuit, à la nuit ;
N'ouvre pas l'œil la nuit, à l'engoulevant.
N'ouvre pas la couverture étalée sous l'œil de l'épervier ;
Ne découvre pas la lance, la houe sous l'œil du chevreuil.*

Et le vieux *kôny* réplique par une autre chanson :

*Je ne tiens pas compte de la bouche au parler vide, bouche de merle,
Je ne tiens pas compte de la mâchoire au parler vide, bouche sans portée ;
Je ne tiens pas compte d'une bouche portant défenses, de faux kapokier,
[de faux kapokier ;
Je ne tiens pas compte d'une mâchoire à tromperies, à tromperies...*

et s'en va.

Pendant la discussion, Mbieng-Grieng, près du grenier, découpait le porc apporté par Kroong-Biing, la plus petite des victimes immolées hier soir ; il s'attaque ensuite à la grosse truie sacrifiée pour Baap Can et au retour du vieux *kôny*, Kroong-Biing offrira à ce dernier une magnifique tranche de lard.

Les *kuang* ne sont pas les seuls à boire ; les jeunes gens et les jeunes filles se sont regroupés autour des jarres dont l'alcool ne s'est pas trop affadi après cette nuit de beuverie. Si certains, comme la jeune fille Cil, réfugiée chez Kroong-Biing, se sent l'âme tendre et reste immobile, la tête appuyée sur les épaules de Krae-le-Veuf (de Ndut), d'autres, comme Aang-au-Ptyosis font preuve d'une certaine excitation ; celle-ci s'amuse à flanquer de la suie de cul de marmite sur Krae-le-Veuf et Bbaang l'Elève ; Krae s'essuie, la première fois, mais lorsque Aang recommence, il se venge en s'essuyant les mains noircies sur le visage de Kroong-Gros-Nombril. Jaang, la jeune mariée, pleure parce qu'on la force à boire et mord Krae à la main. Puis les jeunes gens se mettent à parler le « langage renversé des Enfers », une sorte de « javanais ». Le baragouin employé par Krae est particulièrement difficile ; on ne se contente pas d'intercaler une syllabe dans le corps du mot, mais on ne retient de celui-ci que l'initiale que,

par surcroît, on assourdit lorsqu'on a affaire à une sonore : ainsi *tuk mee lööt* (où vas-tu ?) devient *dieng mee laang*.

Après le repas, pris à onze heures, tout le monde dort sur le bat-flanc. A trois heures de l'après-midi on mange de nouveau. Et, après ce second repas, on met sur le bat-flanc les bols destinés aux étrangers et une marmite qu'on a remplie du riz blanc apporté par les femmes de la famille et on prépare la cérémonie du deuxième jour du mariage : dans un van à bec on a placé une très vieille corne de buffle qui appartient au clan Rjee, une corbeille de riz cuit, un grand bol de viande de porc, un bol ancien, que Jaang donne à sa belle-mère, une marmite d'alcool siphonnée hier soir à la vieille jarre « aux douze oreilles », avant de la consacrer. On ajoute une jeune poule, presque un poussin, que l'on a flambée après l'avoir prise à l'épervier.

Enfin, les deux fiancés montent sur le bat-flanc et s'asseyent de part et d'autre du van rituel ; les deux entremetteurs, Ndêh et Mang-la-Prognathe, ainsi que Baap Can, s'y installent également. Mang, la jeune femme du vieux *kôony* (elle est Bboong-Jraang comme Srae) se met près de Baap Can pour remplir les verres. Kroong-Biing rejoint bientôt le groupe.

Pour débiter, Baap Can offre à boire à son *jôok* Ndêh, devenu principal entremetteur du mariage de sa fille. Celui-ci lui rend son geste, avec les mêmes récitations de vœux. Enfin la cérémonie commence réellement à trois heures et demie, quand Baap Can, ayant fendu en deux la tête de la poule, la laisse tomber sur la corbeille de riz cuit dont le sommet a été aplani et, au premier coup, réussit : « Pile aux Génies, face pour moi. » C'est-à-dire que la moitié la plus proche de Baap Can repose sur sa partie extérieure et celle qui est la plus éloignée, sur son plan de coupure.

Kroong-Biing, en guise de félicitations, porte aux lèvres de son « frère » un verre de *rnööm*. Et celui-ci lui rend sa politesse en manière d'encouragement. Kroong-Biing à son tour, « consulte la tête du poulet » mais il échoue une fois, deux fois. Baap Can reprend les omen et, invoquant tour à tour les ancêtres des clans Rjee, Ntöör, Bboon-Jraang, « avec les Chams, les Français, les Vietnamiens », les lâche de nouveau sur le riz cuit : échec. Il recommence avec force exhortations et réussit.

Le père de la mariée se lance alors dans un long discours où il retrace l'histoire des mariages de ses enfants. Can, Aang-au-Ptyosis et, maintenant, Jaang et termine sur un éloge des ancêtres des trois clans.

Ndêh fait remplir la corne d'alcool et la porte aux lèvres de Srae en priant, puis fait boire la jeune fille. Il offre ensuite la corne d'alcool au père de Srae sans la tenir.

Mang-Tông remplit de nouveau la corne de *rnööm*. Les *kuang y* jettent de la Plante magique du Paddy, découpée en petits morceaux

et les deux moitiés de la tête de poule. En y jetant ces ingrédients magiques, les deux beaux-pères et les deux entremetteurs prient d'abondance, mais l'opération s'effectue sans encombres et tout coule instantanément jusqu'au fond du récipient.

Mang-la-Prognathe présente aux lèvres de Srae un tube d'eau claire en comptant « un » en même temps que Ndêh présente la corne d'alcool enrichie d'omen aux lèvres de Jaang. Puis « deux », alcool à Srae et eau claire à Jaang, ainsi jusqu'à « huit ». Baap Can fait manger à son gendre la tête de poule et tout ce qui reste du *Gun Baa* au fond de la corne.

Arrive maintenant l'exécution d'une des phases rituelles les plus importantes, celle en tout cas qui sert à désigner fréquemment l'ensemble des cérémonies du mariage. Ndêh se met entre les deux fiancés qui rapprochent leurs têtes, presque front contre front ; l'entremetteur leur prend, à chacun, une mèche de cheveux qu'il noue entre elles et dénoue en demandant prospérité et richesse pour eux. Puis, empoignant brusquement leurs têtes par les cheveux, il les cogne l'une contre l'autre en comptant à haute voix jusqu'à huit à la grande joie de l'assistance. C'est le *tâm bôok*, « l'échange de coups de têtes ». Alors que les partenaires âgés restent sur le bat-flanc, les jeunes mariés se lèvent, plus gauches et rougissants que jamais : Srae va retrouver le groupe de jeunes gens et Jaang se réfugie sous le grenier, mais sa mère lui rappelle qu'elle doit maintenant distribuer les cadeaux à la parenté de son époux ; elle « nourrit » chacun d'eux, c'est-à-dire qu'elle porte aux lèvres de chacun de ses hôtes une poignée de riz cuit surmontée de quelques morceaux de viscères de porc et lui donne un grand bol vietnamien. Elle honore, en premier, les deux entremetteurs, Ndêh, l'ancien chef de canton, *jôok* de son père, puis Mang-la-Prognathe, sa « petite mère » (« sœur » de son père). Elle « nourrit » ensuite et gratifie successivement d'un cadeau : la femme de Ndêh ; Rau-Lông, la sœur aînée de Biing-Kroong (la mère de son époux) ; Kroong-Biing (son beau-père) ; Kraang-Jieng (le frère de Biing-Kroong) ; Lông-Rau ;... ainsi de suite, tous les Bboon-Jrang et leurs amis venus de Ndut ainsi que le vieux *kôony* Rjee, Tôong-Mang, en tant qu'époux d'une Bboon-Jraang.

Bbaang-le-Cerf, doit intervenir maintenant, car on va régler la question de la dot. En cela, seul le *kôony* peut représenter le clan de la jeune mariée. Titubant, il vient s'installer sur le bat-flanc avec les entremetteurs et les deux beaux-pères. La voix pâteuse, il énumère les raisons d'être des jarres qu'il exige en dot et qu'il représente par des brindilles de pailote qu'il pose devant lui. Kroong-Biing trouve le chiffre de six *yang dâm* nettement excessif. Après vingt bonnes minutes de discussion il finit cependant par accepter. Du côté de la fille, on refuse les deux fers présentés par la famille du jeune homme « car les femmes ne savent pas

forger » (!). Et, comme toujours, lorsque Kroong-Biing prend part à une discussion, cela se termine par un échange de chants entre le *kuang* de Ndut et celui de Phii ko'.

Baap Can qui a toujours le souci de renforcer la puissance magique de ses associés, est allé prendre son sachet d'objets précieux et en retire des grains de riz décortiqués, deux tout petits galets ovoïdes, une grosse perle ancienne, une molaire de buffle et un quartz minuscule. Il les met dans un bol en cuivre ; il nous montre un galet transparent et nous dit, avec fierté, qu'il l'a consacré avec un canard, un cochon et une chèvre blancs. Il remplit le bol d'alcool et fait boire Srae avec force récitation de vœux, puis son beau-frère, Bbaang-le-Cerf, *kôony* de sa fille. Il range ses pièces magiques sans avoir pu retrouver le quartz et abandonne les grains de riz.

Puis on présente dans une grande hotte les cadeaux que l'on remet aux parents du garçon : une petite hotte ventrale de moisson, pleine de vaisselle de porcelaine (soit trois grands et trois petits bols vietnamiens et une assiette, d'importation également), l'épaule du porc immolé par eux et que les parents de Jaang leur donnent en retour, la tête, les tripes et le foie de la truie que ces derniers ont immolé en leur honneur.

A cinq heures et demie, Baap Can offre une pincée de moût de bière imbibée de sang aux deux entremetteurs, ainsi qu'à Kroong-Biing et à Bbaang-le-Cerf et tous ensemble oignent la tête du porc en demandant prospérité et richesse. Puis le maître de maison échange le baise-mains avec chacun de ses partenaires et remet à Ndêh la hotte chargée de cadeaux ; celui-ci la donne à Kroong-Biing de la part de Baap Can. La tête du porc est gardée par le père de la jeune fille. Le bol vietnamien contenant moût de bière et sang des deux victimes est offert à l'entremetteur en remerciant de ses bons offices. Baap Can ajoute au cadeau un grand bol pour la sœur aînée du marié et un petit pour la sœur cadette de Kroong-Biing qui habite avec lui. Les deux femmes sont restées au village pour garder la case.

Puis ils boivent au verre. Bbaang-le-Cerf, mis en verve, par la cérémonie et l'alcool absorbé, ne cesse d'exalter son clan quand Yoong-la-Folle chante, de même que, ce matin, le vieux Tôong-Mang vantait les Rjee, quand Kroong-Biing chantait avec l'étranger, Rjee lui aussi.

Kroong-Biing fait remettre à Baap Can une épaule de la truie que celui-ci a immolée en son honneur ; il découpe une belle tranche de lard qu'il m'offre ; il en donne également à sa « sœur » Grieng et à sa « mère » Troo.

Déjà une partie des visiteurs de Ndut nous quitte. Avant de partir,

la femme de Ndêh donne une grosse boule de tabac à Baap Can ; celui-ci remet à la femme de son *jôok* un petit bol de sang.

Voici que survient Drüm-Kraang, présentant à chacun unealebasse — cassotte d'eau, où baignent quelques grains de riz ; chacun à son tour y trempe ses doigts et les porte à son front et à son cœur. Le motif est de prendre le médicament contre l'ivresse, car sa fille Aang, à force d'« échanger le boire » avec les autres jeunes filles et jeunes gens, gît à terre, chez elle, ivre morte. Sa mère, après avoir fait sa collecte de force dessoûlante à travers le village, lui plaque de cette eau devenue médicale, sur la poitrine, le front, les joues et termine par huit applications sur la région du cœur. Mais notre force guéritive ne semble guère puissante : la jolie Aang fait quelques mouvements et, une fois portée sur le bat-flanc, s'y endort à poings fermés.

Baap Can distribue les tubes de mariage à travers le village ; il fait porter par le petit Choong, son fils, deux tubes et un morceau de viande de porc dans chaque foyer.

La jeunesse des deux villages est bien remontée. Jaang se laisse entraîner par Bbaang l'Elève, *kôony* de son mari, pour aller manger dans la case des Bboong-Jraang. Elle consent à ce que je lui soigne une coupure assez profonde qu'elle s'est faite au gros orteil et, après avoir siroté aux jarres d'hier soir, on part chez Bbaang-le-Cerf goûter à une *rnööm* qu'il vient d'entamer. Doong-la-Noire fait une joute de chants avec la jeune fille Cil d'Amont réfugiée chez Kroong-Biing ; mais, comme elle ne comprend rien aux chants de celle-ci, les couplets qu'elles échangent n'ont aucun rapport entre eux.

Le 23 février.

Ndêh s'occupe à dépiauter une branche de *ndroong* (non déterminé) ; il veut emporter l'écorce de cet arbre, abondant à Sar Luk, dont on fait d'excellents cordages. Kroong-Biing, Bbaang-le-Cerf et Baap Can ont encore une courte discussion avant le départ. J'ai remarqué, à plusieurs reprises, que si Broong-Biing offre souvent, sans jamais rien demander, Baap Can, lui, demande fréquemment et d'une manière assez servile ; il s'agissait, hier, en l'occurrence, de sel et de tabac qu'il prétendait être trop vieux et trop pauvre pour se procurer.

Enfin, sur le point de partir, Kroong-Biing recommande à Srae de ne pas traîner à Sar Luk. Il ne faut pas que son mariage l'empêche de retourner à l'École de Ban-Mê-Thuot, moyen, pour lui, de devenir quelqu'un plus tard. « Vois-tu, moi-même j'ai travaillé avec les Européens depuis mon

plus jeune âge et je suis devenu un *kuany*. » Srae reste le regard fixé au sol ; il n'a même pas montré à son père le dictionnaire que je lui ai donné ces jours-ci. Dans quatre jours, il retournera chez ses parents, avec sa femme, car cela fait déjà trois jours qu'il se trouve chez ses beaux-parents.

Il a pourtant un geste. Il apporte à sa mère un jeune chiot qu'on lui a donné. Celle-ci veut laisser la jarre qu'ils ont apportée pour boire le soir de leur arrivée. (En fait, la jarre sera rapportée dans quatre jours.)

Baap Can et Kroong-Biing se quittent en échangeant des baise-mains et en récitant une formule de souhaits.

On dit à la mère de Srae :

— Ne te mets pas en colère, ne dispute personne.

— Pourquoi ?

— Parce que tu abandonnes ton enfant.

Après le départ de ses parents, Srae, aidé de son « frère » Maang-le-Maigre, vide et nettoie les jarres de la fête. Les enfants pêchent à la ligne et construisent même un petit barrage pour capturer le poisson à la nasse. Puis ils s'amuse à donner un prêche devant les autres enfants rassemblés pour le spectacle. Mang-le-Nain s'est accroupi sous l'abri de forge entre Tôong-le-Bègue et Kroong-le-Tokélo et tous les trois accroupis devant un petit rectangle nettoyé où ils ont disposé quelques bouts de bois, braillent des chants incompréhensibles d'où on distingue, de temps à autre : « *Ae Diê* (Dieu... en Rhadé), *Ae Diê*. » A ma question, ils répondent, à la grande joie de la république infantine : « Mais, on fait comme les Chrétiens venus l'autre jour ; on chante les cantiques. Moi, je suis le pasteur Rhadé ; Tôong-le-Bègue est l'un des assistants qui chantaient et Kroong-le-Tokélo fait le jeune Français, coiffé d'une serviette, qui est venu avec eux. »

Chez Baap Can la vie a repris son cours normal. La famille comprend dorénavant un membre de plus ; pour tous, cet accroissement n'est que l'amorce d'un agrandissement futur de la famille et du clan.

Le 27 février, à cinq heures de l'après-midi, Baap Can accompagne les deux jeunes époux chez les parents du jeune marié. Les deux hommes reviennent cependant, dès le lendemain, contrairement à ce qu'exige la tradition, car Srae doit retourner à Ban-Mê-Thuot ; il partira le 2 mars au matin, non sans que son beau-père n'ait fait, la veille au soir, un sacrifice d'une poule et d'une jarre pour lui assurer la sécurité de la route.



CONNAISSANCE DU MONDE

CAHIERS TRIMESTRIELS
DIRECTEUR : GAETAN FOUQUET

ORSTOM



N° 1

BERTRAND FLORNOY	Un Indien comme les autres	1
LOUISE WEISS	Himalaya, trône des Dieux	7
JACQUES SOUBRIER	Chez les Massai buveurs de sang	59
JEAN ROUCH	Cinéma d'exploration et ethnographie	69
ANDRÉ-FRANK LIOTARD	Dans les glaces de l'Antarctique	79
PAUL MOUSSET	Images du Japon traditionnel	85
R. DE LA FALAISE	Ceux de la Garimpa	95
GEORGES CONDOMINAS	Village moi	101

— et-le —

Bulletin Connaissance du Monde

(Informations et chroniques)



En couverture :

UNE PAYSANNE DU CACHEMIRE

Photo BOURDELON-DAILLENCOURT (Mission Louise WEISS aux Indes).

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 28221

Cote : B